

Zeitschrift:	Jeunesse et sport : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin
Herausgeber:	École fédérale de gymnastique et de sport Macolin
Band:	32 (1975)
Heft:	2
 Artikel:	Le sport à Cuba
Autor:	Pointu, Raymond
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-997549

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 27.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le sport à Cuba

Raymond Pointu

Lors des premiers championnats du monde de boxe amateur, organisés du 17 au 31 août 1974, à La Havane, avec la participation d'une quarantaine de pays, les boxeurs cubains ont incontestablement réussi un coup d'éclat. Se dégageant d'une masse de quelque trois cents concurrents, ils ont remporté cinq des onze titres mis en jeu, s'attribuant de surcroît une médaille d'argent et deux de bronze. Sans doute ne manquera-t-on pas de faire observer qu'ils eurent pour la circonstance «l'avantage du terrain», facteur de réussite bien connu des sportifs. On ne saurait toutefois minimiser leur mérite. Ou alors, il faudrait oublier que, deux ans plus tôt, à l'occasion des Jeux olympiques de Munich, ils avaient déjà défrayé la chronique en gagnant trois médailles d'or, une d'argent et une de bronze.

Succès à mettre sur le compte de qualités naturelles particulièrement bien adaptées à un sport particulier ? Ce serait, outre le fait que le niveau des grandes rencontres internationales est aujourd'hui tel qu'aucun compétiteur ne saurait se mettre en évidence en misant sur ses seuls dons, faire bon marché d'autres résultats qui, pour être moins retentissants, n'en sont pas moins significatifs.

Quelques peu méconnues en Europe, où des habitudes séculaires font qu'on persiste à se prendre pour le nombril du monde, deux compétitions ont pour le continent américain une importance capitale. Ce sont, leurs noms indiquant clairement les pays auxquels elles sont destinées, les Jeux centraméricains et les Jeux panaméricains. Or, dans la première de ces compétitions, le total des médailles remportées par Cuba passa de 52 en 1962, à 190 en 1966, puis à 363 en 1970. Même progression fulgurante dans la seconde: 44 (1963), 127 (1967) et 254 (1971).

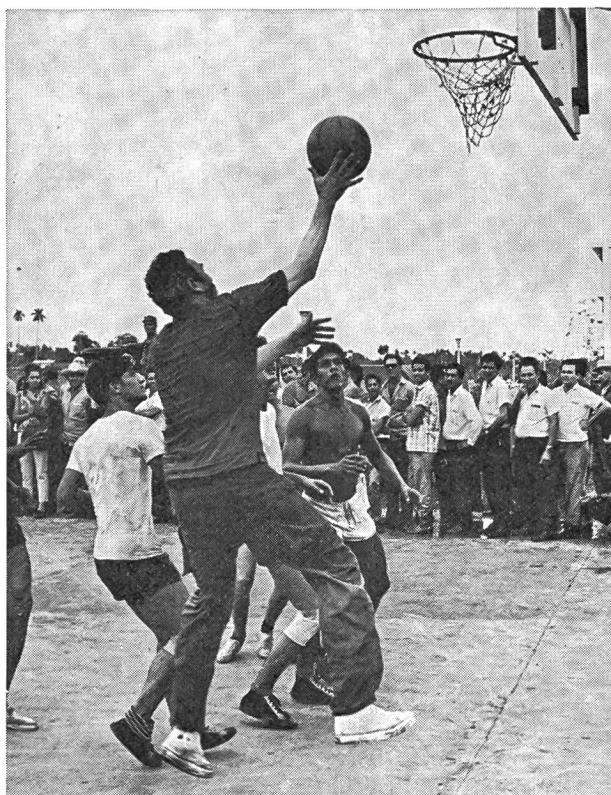
En dépit d'une concurrence autrement intense, les Jeux olympiques ont également réservé quelques satisfactions aux sportifs cubains. Quatre ans après avoir obtenu le meilleur résultat d'une modeste délégation en se classant quatrième du 100 mètres, l'athlète Figueiroa conquit à Tokyo, en 1964, une médaille d'argent dans la même épreuve. En 1968, à Mexico, Cuba gagna deux médailles en boxe et deux en athlétisme. A Munich, les boxeurs, remportant les premières médailles d'or obtenues par leur pays depuis... soixante-huit ans, combattirent avec la réussite qu'on connaît; Silvia Chivas termina troisième dans le 100 mètres et le dernier parcours du 4 x 100 mètres en athlétisme; enfin, l'équipe de basket masculine, d'une moyenne de taille très inférieure à celle de tous ses adversaires, ravit les techniciens par la vivacité et la subtilité de son jeu et ne fut devancée que par l'URSS et les Etats-Unis. Au classement officieux des 126 pays engagés, Cuba arriva au quatorzième rang, progressant de treize places par rapport aux résultats de Mexico et de vingt-et-une par rapport à ceux de Tokyo.

La réussite des boxeurs cubains, loin d'être un fait isolé, procède donc d'un vaste mouvement ascendant dont les origines coïncident avec l'arrivée au pouvoir de Fidel Castro. Lorsque, au cours de la nuit du 31 décembre 1958 au 1er janvier 1959, le dictateur Batista s'enfuit pour Saint-Domingue, la situation du sport et de l'éducation physique à Cuba n'est guère reluisante. Immédiatement après la révolution, nonobstant les multiples difficultés qui les assaillent, les nouveaux dirigeants politiques accorderont aux activités physiques une importance qui ne se démentira jamais. En un temps remarquablement bref, une œuvre magnifique a été réalisée, dont certains aspects, pré-

sentant une totale originalité, méritent qu'on s'y arrête. Ancien pratiquant, Fidel Castro n'a cessé d'engager dans la lutte en faveur de la cause sportive son immense prestige.

Mais d'abord, qu'existe-t-il ? Les chiffres font défaut, tant la désorganisation était grande. Point de licences pour alimenter les statistiques, pas de championnats réguliers, pas d'assurances contractées par les pratiquants, aucun registre. Quant aux estimations, elles varient de 10 000 à 25 000 à propos des sportifs. Dans un discours prononcé en 1961, Fidel Castro avancera un pourcentage: 0,25 pour cent de la population ajoutant: «C'est vraiment incroyable, l'abandon dans lequel se trouvait cette activité essentielle.» La situation de l'éducation physique dans les établissements scolaires était tout aussi désolante, si l'on en croit ce passage d'un autre discours du leader cubain, le premier au cours duquel il aborda le thème du sport, prononcé le 14 janvier 1959: «A peine 10 pour cent de notre jeunesse pratique le sport. Notre niveau sportif est très bas. Nous devons aspirer à l'élever rapidement.»

Manque de professeurs qualifiés, manque d'installations, manque de matériel, organisation défaillante: en vérité, l'éducation physique n'existe guère que dans les circulaires du ministère de l'Education nationale. Quand des subventions étaient allouées, elles aboutissaient le plus souvent dans la poche de quelque haut fonctionnaire ou d'un homme politique. Pour ce qui est du sport, les choses étaient simples: d'un côté, les riches clubs privés, réservés aux fils de la bourgeoisie; de l'autre, quelques activités professionnelles données en pâture au bas peuple.



Fidel Castro jouant au basket avec les ouvriers d'une plantation.



Le peuple ne vit plus «le dos tourné à la mer».

Le tableau social est encore plus accablant: 600 000 chômeurs, un million d'analphabètes ! En clair, cela signifie qu'un Cubain sur quatre n'a pas de travail, qu'un Cubain sur sept ne sait ni lire ni écrire. Dans les campagnes — la majorité de la population est paysanne, — 80 pour cent des habitations n'ont pas d'électricité, 90 pour cent sont privées d'installations sanitaires, 2,3 pour cent sont alimentées en eau. Hygiène déplorable, dont les effets, s'ajoutant à ceux d'une malnutrition chronique, ont pour conséquence la maladie: la malaria, la syphilis et les infections parasitaires déciment la population, une proportion notable d'adultes ne dépassent pas l'âge de trente ans.

Dans ces conditions, comment les Cubains auraient-ils le loisir de pratiquer le sport ? Le mot même est inconnu dans certaines régions reculées de l'île. Ce que les citadins en connaissent, ce sont les courses de chevaux ou de chiens qui, abondamment commentées dans la presse, font l'objet d'une multitude de paris. Au reste, on parie sur tout, les loteries sont florissantes et, comme toujours lorsqu'il prolifère, le jeu s'accompagne de tous les vices. A tel point qu'on a pu dire que Cuba était alors le «bordel de l'Amérique».

On conçoit que les deux principaux sports professionnels, le base-ball et la boxe, aient trouvé là un terrain favorable au développement de leurs activités. Source de profits importants pour les organisateurs, ils constituent une planche de salut... chimérique pour ceux qui tentent d'échapper à la misère en se servant de leurs muscles. Car les sportifs professionnels, manipulés comme des objets, sont très rarement gagnants dans l'affaire. Ici, on échange un joueur de baseball contre une douzaine de bâtons. Là, un boxeur, touchant quatre pesos par round, doit effectuer trois combats en moins d'un mois pour payer les funérailles de sa mère. «Nous nous mangions comme des araignées dans un pot», rapporte un ancien joueur, aujourd'hui directeur de l'Académie de base-ball de La Havane. «Nous vivions comme des animaux dans la jungle», répond en écho un boxeur qui eut ses heures de gloire dans les années 30.

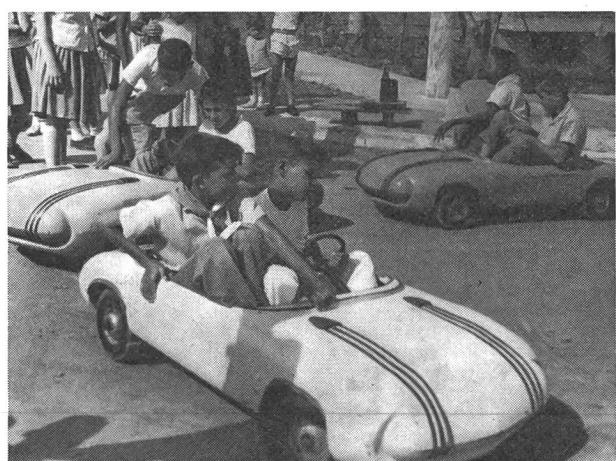
Quoi qu'il en soit, la boxe et le base-ball professionnels, suscitant également de nombreux paris et naturellement des combines, étaient extrêmement populaires. Les Cubains leur vouaient un véritable culte. Aussi fut-ce un beau tollé lorsque, le 19 mars 1962, stigmatisant «l'exploitation de l'homme par l'homme» et rappelant que le sport a pour finalité de concourir à l'instruction morale et civique des pratiquants, une loi supprima le professionnalisme. On allait tuer la boxe et le base-ball et, pour tout dire, ce serait la fin du sport à Cuba.

La réalité est autre. Non seulement la boxe n'est pas morte mais, tout comme le base-ball et l'ensemble du sport cubain, elle a connu un développement extraordinaire. La progression du nombre des pratiquants en témoigne: 678 en 1962, 2147 en 1963, 6022 en 1964 et... 12 853 en 1972. Il est vrai qu'elle a cessé d'être un jeu de massacre pour devenir un exercice formateur dont on cherche à souligner l'aspect éducatif. A titre de comparaison, signalons qu'un pays comme la France, six fois plus peuplée et ouverte aux professionnels, ne comptait pas plus de 3600 boxeurs amateurs en 1972. Même phénomène pour le base-ball: 5223 équipes engagées dans le championnat pour l'année 1964; plus de 60 000 joueurs enregistrés au cours d'un seul tournoi !

La loi du 19 mars 1962 fut complétée, lorsque les conditions économiques le permirent et que le contenu de la pratique sportive eut radicalement changé, par celle du 16 mars 1967. Considérant que les compétitions sportives apportent «un élément de distraction et de participation culturelle du peuple, qui ne doit pas être apprécié économiquement, mais en fonction de sa véritable dimension éducative et récréative», cette loi supprima jusqu'à l'entrée payante dans les stades. Fait qui, à notre connaissance, n'a pas d'équivalent dans le monde: toute trace de commercialisation disparaissait ainsi du sport cubain.

Apparemment, celui-ci ne s'en est pas mal trouvé. C'est évident pour l'élite, comme on l'a vu, mais c'est également vrai pour la masse des pratiquants. En effet, la pratique sportive n'a cessé de se diversifier et, alors qu'on ne connaissait réellement que huit sports en 1962, plus d'une trentaine sont aujourd'hui inscrits aux programmes des compétitions régulières. Des sports comme le volleyball, le judo, la gymnastique, le cyclisme, le handball et même la natation, partiellement ou totalement inconnus avant 1959, ont connu un essor prodigieux. Car, aussi paradoxal que cela puisse paraître, les habitants d'une île dont les 5700 kilomètres de côtes sont baignés par une mer particulièrement chaude et agréable, tenus éloignés des rives par d'innombrables pancartes et des piscines par des prix d'entrée prohibitifs, n'avaient pas eu l'occasion d'apprendre à nager. Comme devait le dire un dirigeant sportif: «Le peuple vivait le dos tourné à la mer.» Quant au nombre des pratiquants, on affirme que deux millions de Cubains, soit le quart de la population, ont à présent une activité sportive régulière. Comment en est-on arrivé là ?

Le 23 février 1961, le gouvernement révolutionnaire promulgua une loi d'une importance capitale définissant un nouveau statut du sport. Elargissant la notion



Jeux d'enfants dans le cadre du plan de la rue.

d'activité sportive à l'éducation et aux loisirs, cette loi affirma que cette activité était désormais considérée d'un «intérêt primordial pour la nation». Affirmation qui marquait déjà une rupture radicale avec l'ancien régime. Mais ce n'est pas tout. Insistant sur la fonction éducative du sport, la loi stipulait que celui-ci avait pour mission de contribuer, par «l'exaltation des valeurs humaines les plus élevées», à l'intégration sociale du peuple, à la formation d'un citoyen décidé à prendre part aux progrès de la nation et à la défense du territoire dans un esprit dépourvu d'individualisme et d'égoïsme. A la fois considéré comme une fin et un moyen, le sport devait contribuer au bonheur du peuple et favoriser par son apport éducatif l'épanouissement d'un homme nouveau.

Un organisme supérieur, l'INDER (Institut national des sports, de l'éducation physique et des loisirs), était créé. Suivant les orientations fondamentales énoncées par la loi, il était chargé: d'établir et de rationaliser les programmes de l'éducation physique à l'école; de normaliser l'exercice des compétitions sportives et d'encourager la pratique des loisirs sur tout le territoire; d'organiser les rencontres nationales et de favoriser leurs projections internationales; de diffuser la connaissance de toutes les formes de l'activité physique humaine; enfin, de former et de perfectionner les cadres nécessaires à l'organisation et au développement de l'éducation physique, du sport et des loisirs.

Pour que le peuple lui-même prenne en charge un sport d'essence populaire, la loi proposait également la création de «conseils volontaires». Fidel Castro en a donné une définition simple et claire: «Ce sont des cercles de citoyens qui, dans chaque usine, dans les fermes du peuple, dans chaque association paysanne, dans chaque centre scolaire, dans chaque unité militaire, dans chaque municipalité et dans chaque province, ont pour tâche de promouvoir les activités sportives.» Répartis sur tout le territoire, ces «conseils volontaires», véritable épine dorsale du mouvement sportif cubain, étaient au nombre de 7000 en 1973. On aura une idée de leur efficacité lorsqu'on saura qu'en 1963, alors que Cuba avait un besoin urgent de terrains de sport pour les écoliers, ils aménagèrent, avec la coopération bénévole d'ouvriers du bâtiment et l'aide de l'INDER, 408 aires sportives dans tout le pays en quatre jours à peine.

Comment les Cubains furent-ils tirés de leur indifférence pour entrer dans les «conseils volontaires»? En d'autres termes, comment fut-il possible de recruter des volontaires pour une activité qui avait laissé jusque-là passablement indifférent l'ensemble du pays? En organisant un défilé! Le 1er mai 1961, misant sur l'engouement que les Cubains ont toujours montré pour les démonstrations publiques, l'INDER organisa un gigantesque défilé populaire (25 000 participants), reposant sur l'exécution de dix figures gymniques simples, sur la Place de la Révolution, à La Havane. Fort du succès obtenu, l'INDER renouvela l'expérience le 25 juillet de la même année, la veille de la fête nationale. Il y eut cette fois-ci 75 000 participants, enfants des écoles, étudiants, ouvriers, paysans et militaires mêlés, et Fidel Castro annonça que des défilés semblables auraient lieu tous les ans. Les Cubains étaient désormais sensibilisés aux problèmes du sport et on atteignit des sommets en 1962 et 1963: 120 000 exécutants!

Cependant, il convenait de trouver une forme d'organisation sportive qui romprait avec le passé et contribuerait effectivement à «l'exaltation des valeurs humaines les plus élevées». C'est à cette préoccupation que répondit le régime de participation. S'agissant d'effacer les traits les plus négatifs du sport (individualisme, goût de lucre, des honneurs et des priviléges, esprit de groupe, absence de moralité, racisme,

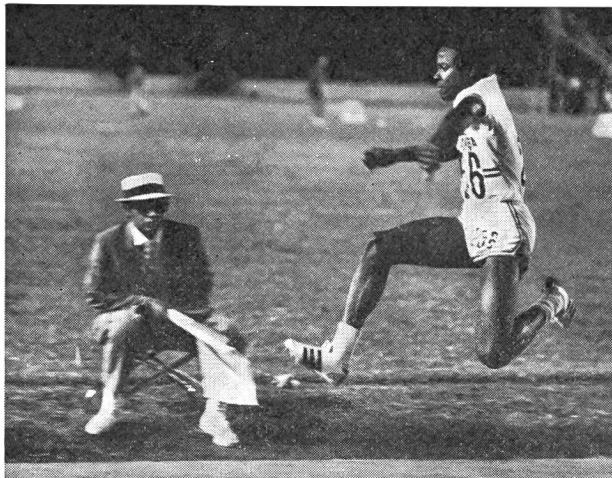


Le tour cycliste de Cuba connaît un succès grandissant.

chauvinisme, recherche de la victoire à tout prix...) et d'empêcher la concentration de l'élite par ce qu'on appelle chez nous le «racolage», les clubs paraissaient inadaptés. Ils furent donc rayés de la vie sportive cubaine. Ici, une précision s'impose: l'image que les Cubains se font du club leur est fournie par le modèle américain, qui existait chez eux avant 1959, avec ce que cela suppose de privé et de restreint.

«Le club, dit Mario Pelaez, responsable de la direction générale des activités sportives à l'INDER, forme une équipe pour gagner. Nous voulons, nous, former des équipes pour que tout le monde participe. C'est là un des principes de base du régime de participation: rompre avec la «championnité».

Une pyramide de la participation sportive, basée sur la division de Cuba en six provinces, fut donc établie. Ces provinces furent divisées en régions (une soixantaine environ), ces régions en municipalités (500 environ), ces municipalités en quartiers ou zones de base (5000 environ). Le régime fonctionne de la façon suivante: dans les quartiers, les centres de travail, les casernes, les coopératives, on rassemble les participants par le biais des «conseils volontaires». On constitue alors le plus grand nombre d'équipes possible autour des meilleurs sportifs. Dans chaque quartier, ou zone de base, on organise ensuite une série de rencontres qui désignent une équipe championne. On effectue une sélection parmi les équipes perdantes. Cette sélection affronte l'équipe championne, ce qui met un terme à la compétition à ce niveau. Les deux équipes (sélection et équipe championne) sont appelées à disputer les championnats municipaux. Et ainsi de suite, tout championnat national réunissant nécessairement douze équipes: six équipes championnes et six sélections, puisque le pays compte six provinces. A la fin de chaque championnat, on procède à une sélection nationale qui représente Cuba dans les compétitions internationales.



Pedro Perez-Dueña, premier recordman du monde cubain.

Les Cubains voient dans ce système deux avantages essentiels. Premièrement, les sportifs doués, s'ils n'ont pas la possibilité de se rassembler en une même équipe¹, ont la garantie de ne pas être laissés pour compte, quelle que soit la phase de la compétition. Deuxièmement, les différentes sélections effectuées parmi les équipes perdantes assurent un brassage social important. Une de ces équipes peut, en effet, comprendre un étudiant, un paysan, un militaire, ou encore un instituteur ou un professeur d'université. Système original, unique au monde.

Avec les régimes de participation, il semble que les Cubains aient réussi à souder l'ensemble de la population aux équipes nationales qui la représentent. Inversement, tous les sportifs ont des attaches très fortes avec le territoire auquel ils appartiennent et avec leur pays. Ne dit-on pas que le boxeur Teofilio Stevenson, superbe champion olympique dans la catégorie des poids lourds à Munich, aurait refusé une offre d'un million de dollars faite par les Américains pour qu'il accepte de devenir professionnel ?

Ces mêmes Américains, moins prodiges lorsqu'il s'agit d'une affaire politique, ayant imposé aux pays de l'ensemble du continent² de participer au blocus économique de Cuba, la pénurie des moyens fut rendue particulièrement cruciale par la brusque augmentation du nombre de pratiquants. Ici encore, il fallut innover, tant la nécessité de satisfaire la demande grandissante en faveur du sport, et de la satisfaire avec les moyens disponibles, était grande. On trouva une réponse appropriée à ce problème: l'usage multiple des ressources.

Tout d'abord, les installations sportives devinrent toutes d'usage public. Utiliser au bénéfice de tous ce qui servait autrefois les intérêts d'une minorité fut toutefois insuffisant. Le mot d'ordre fut donc lancé de «faire plus avec peu», c'est-à-dire de multiplier les possibilités d'usage des moyens existants. Dans une même zone de participation sportive, les sportifs purent utiliser tour à tour les installations et le matériel, et bénéficier de l'encadrement local. En attendant que chaque école ait ses installations sportives, ce qui est le cas pour les écoles neuves, on choisit le lieu d'implantation des nouvelles aires sportives de telle sorte qu'elles puissent servir en priorité à la population scolaire de plusieurs établissements et, secondairement, à la population «civile». Les installations existantes n'échappèrent pas à cette règle.

Mesures économiques et utilitaires, certes: de 1963 à 1964, la participation aux activités sportives augmenta de 103 pour cent alors que les dépenses consacrées au sport n'augmentèrent que de... 8 pour cent. Mais mesures qui allaient plus loin que le simple souci de

faire des économies et de permettre au plus grand nombre d'individus d'avoir une activité sportive. En effet, on entendait ainsi lutter contre l'individualisme, réveiller le sentiment d'appartenir à une même collectivité et stimuler l'entraide, ce qu'un dirigeant traduisit ainsi: «Avec l'usage social des moyens, on cassait les critères hérités de la propriété privée et on développait le sens de l'intérêt général et de la coopération.»

Cet usage comprenait l'équipement vestimentaire, l'industrie sportive étant à créer de toutes pièces. Pour qu'on comprenne la somme prodigieuse d'efforts que nécessita la fabrication des équipements, du matériel et des vêtements sportifs, sans doute n'est-il pas inutile de rappeler ce qui se passait avant la révolution. Presque tous les produits manufacturés provenaient alors des Etats-Unis, et les Cubains racontent volontiers que, pour qui cassait une simple poignée de porte, la seule façon d'en obtenir une neuve consistait à téléphoner à Miami pour la faire venir par le prochain avion. Comme le reste, ce qui était nécessaire à la pratique sportive était importé.

Après de timides essais, réalisés à partie de 1961, l'industrie sportive fut officiellement créée le 1er juillet 1965. Le premier effort porta sur le base-ball, premier sport national, menacé d'asphyxie du fait que les pays socialistes eussent été incapables d'aider Cuba, pour la bonne raison qu'on n'y joue pas au base-ball. Progressivement, le sport cubain finit par se suffire pratiquement à lui-même. De qualité médiocre au début, la production s'améliora rapidement et l'une des moindres victoires de cette industrie spécialisée ne fut pas celle-ci: lors du championnat du monde de base-ball organisé dans l'île en 1971, les balles utilisées, agréées par les instances internationales, étaient de fabrication cubaine et non américaine, comme à l'accoutumée. Il avait fallu dix ans d'un travail acharné pour en arriver là.

De 500 000 pesos³ en 1965, la valeur de la production est passée à 6 millions de pesos en 1973. On estimait qu'elle atteindrait 16 millions de pesos en 1980. Certains chiffres laissent rêveur: 250 000 balles de base-ball, 3000 paires de gants de boxe sont fabriquées par an, 250 paires de chaussures de base-ball par jour. Sans le développement d'une industrie sportive, trois plans, qui contribuèrent fortement à l'implantation du sport à Cuba, n'auraient pu être envisagés. Il s'agit du plan de la montagne, du plan de la rue et du plan INDER-MINED.

Avant la révolution, on peut dire que la presque totalité des activités sportives était concentrée dans la région de La Havane. Le plan de la montagne participa à une décentralisation considérable en créant les conditions nécessaires à la pratique sportive dans les lieux montagneux les plus reculés de l'île. Des installations furent construites, des instructeurs formés et des équipements distribués. Dans certaines fermes, on alla jusqu'à aménager des pistes de fortune pour des compétitions d'athlétisme cependant que deux paysans suivaient des cours qui leur permirent ensuite de jouer un rôle d'animateur.

Un an après le début de la première expérience, menée dans le massif de l'Escambray, vingt-neuf équipes de base-ball formées dans la montagne participèrent au championnat national de première catégorie. Ici et là, des sportifs de valeur nationale, et même internationale, furent découverts.

A l'origine du plan de la rue, qui fut lancé le 30 janvier 1966, on trouve une déclaration de Fidel Castro suivant laquelle «rien n'est plus important qu'un enfant». Effectivement, le plan s'adressa aux enfants de six à douze ans et procéda de la volonté de créer les meilleures conditions pour satisfaire leur besoin d'activité physique. Comme son nom l'indique, le plan eut pour cadre des rues de villes et de villages, mais

aussi des parcs et des terrains incultes. En quelques mois, le nombre des zones prévues pour son application passa de 396 à plus d'un millier. Une fois de plus, on fit appel à la population pour son orientation et sa réussite. A la base, furent constitués des conseils de zone regroupant des membres de l'INDER, d'organisations de jeunesse (Union des jeunes communistes, Union des pionniers de Cuba) ou de masse (Comités de défense de la révolution⁴, Fédération des femmes cubaines, Association nationale des petits agriculteurs, Centrale des travailleurs de Cuba).

Animés par un responsable général chargé de coordonner les différentes activités, ces conseils s'articulèrent autour de quatre secteurs ayant chacun à leur tête un responsable particulier: mobilisation et propagande, formation des équipes, tracés des terrains, organisation des activités. Naturellement, chargées de garantir la sécurité des enfants, les forces de l'ordre public eurent un rôle important à jouer.

Tous les dimanches, de 8 heures du matin à 1 heure de l'après-midi, sur des terrains tracés à la chaux à même l'asphalte, on put ainsi proposer aux enfants des activités aussi diverses que le base-ball, le volleyball, le hockey, le football, le tir au panier, les courses de vitesse et d'endurance, dans des rues fermées à la circulation. A ces sports traditionnels s'ajoutèrent des épreuves plus originales reposant sur l'utilisation d'échasses, de bicyclettes, de patins à roulettes ou de cordes, ou s'inspirant d'un folklore particulièrement riche.

Un des principes directeurs tendit à simplifier les règles et les techniques officiellement en usage pour les sports pratiqués. Ce qui importait, c'était que l'enfant participât pleinement et profitât au maximum du temps qu'il passait dans la zone. Par ailleurs, pour les jeux collectifs, on laissa les enfants se grouper spontanément en leur permettant d'exprimer leurs désirs en toute liberté.

Comme il fut fait appel en majorité à des bénévoles, des manuels donnant des indications et répertoriant des jeux praticables dans la rue furent édités. Le plan fut très bien accueilli par les parents, offrit un terrain d'expérience aux étudiants en éducation physique (concourir à sa réussite entraînait, en effet, dans leur formation) et s'intégra parfaitement aux programmes des activités récréatives prévues à l'extérieur de l'école, notamment dans le but de prévenir et de combattre la délinquance.

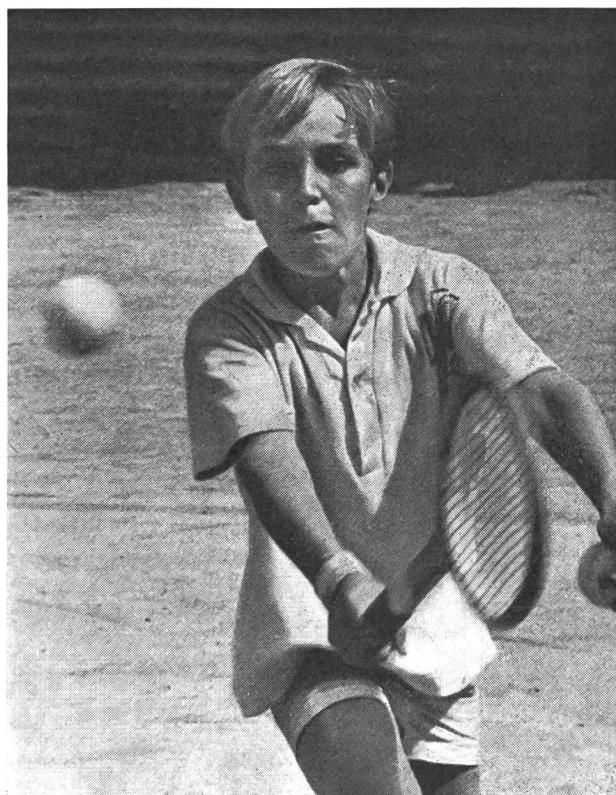
Le troisième plan eut pour cause directe une suite de conversations entre Fidel Castro et le directeur de l'INDER. Voici comment le leader cubain présenta les choses: «De ces conversations, il ressortait que notre sport avait besoin d'une base plus solide, que lui donnerait l'éducation de notre jeunesse. En effet, on avait pu observer dans les rencontres internationales, aussi bien pour ce qui concernait notre pays que pour d'autres, que certaines insuffisances de nos sportifs étaient dues au manque d'éducation physique, à l'âge où précisément les muscles et les aptitudes physiques de l'être humain doivent se développer, c'est-à-dire au moment de l'enfance. Que faire de 1 300 000 enfants que nos écoles primaires s'apprêtaient à recevoir?» On avait fait la constatation que certaines acquisitions motrices doivent se faire dès le plus jeune âge, sous peine d'être perdues à jamais. Plus d'un million d'enfants allaient effectuer la rentrée scolaire 1964-1965 et le personnel manquait pour leur donner quelques rudiments d'éducation physique. Alors s'imposa l'idée d'organiser des cours pour les instituteurs.

Le plan eut pour but de faire pratiquer, pour la première fois dans l'histoire de Cuba et de l'Amérique latine, l'éducation physique à tous les élèves du primaire. Sa réalisation fut possible grâce aux efforts conjugués de l'INDER et du ministère de l'Education (MINED), d'où son nom. Mis à exécution nationale-

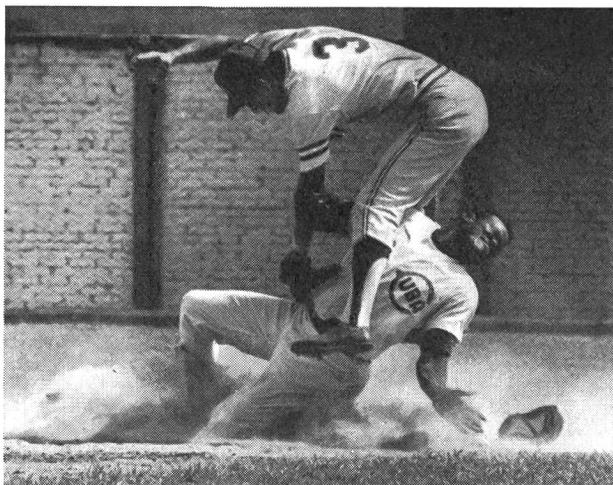
ment lors des grandes vacances de l'année 1964, sa réussite fut totale. Dans un premier temps, 400 professeurs d'éducation physique suivirent des cours spécialisés destinés à les préparer à la tâche spécifique qui les attendait. Puis ces professeurs transmirent à 26 000 instituteurs des villes et des campagnes les connaissances nécessaires à un enseignement minimum de l'éducation physique. Au cours d'une seconde étape, 14 500 instituteurs supplémentaires suivirent les mêmes cours accélérés, au niveau des municipalités et des provinces cette fois. Depuis, les instituteurs reçoivent au cours de leurs études une formation qui leur permet d'enseigner l'éducation physique dans le primaire.

Pour les enseignants spécialisés, une disposition de la loi qui créa l'INDER a prévu l'ouverture d'une école supérieure d'éducation physique, l'ESEF. A l'origine, cette école n'eut de supérieure que le nom, tant les cadres qualifiés pour la faire fonctionner faisaient défaut. Ce n'est qu'en 1963, des entraîneurs cubains étant allés dans des pays socialistes, notamment en Allemagne de l'Est et en URSS, approfondir leurs connaissances et acquérir les bases nécessaires à l'enseignement sportif, que fut formé l'appareil qui devait prendre la direction de l'ESEF. Et lorsque celle-ci prit en charge la première promotion d'étudiants en éducation physique et sportive, il y eut, à côté de l'encadrement cubain, des professeurs et des entraîneurs hautement qualifiés venus de différents pays socialistes. Toujours en 1963, ces professeurs et ces entraîneurs étrangers participèrent à la création des premières écoles nationales d'entraîneurs.

Quatre ans plus tard, le mouvement sportif cubain put compter sur un ensemble, à dire vrai assez hétérogène, de 8600 cadres. Parallèlement à la formation des professeurs d'éducation physique, réalisée au sein de l'ESEF (la première promotion, comprenant 272 enseignants, sortit en 1967), et au fonctionnement des écoles nationales d'entraîneurs, l'INDER avait organisé, en liaison avec le ministère de l'Education, des séminaires annuels de perfectionnement.



Aucun sport n'est «réservé».



Champions du monde de base-ball, les Cubains ont détrôné les Américains.

S'inscrivant dans un plan de titularisation, ces séminaires avaient eu pour but de donner la possibilité aux entraîneurs et aux instructeurs qui avaient été utilisés au pied levé et avaient été formés rapidement d'obtenir un diplôme en étudiant par correspondance. En 1973, les derniers de ces cadres, au nombre d'un millier, obtinrent ce diplôme et passèrent du statut de bénévoles à celui de salariés.

Au cours de cette première étape, qui prit donc fin en 1973, l'INDER créa également une école spéciale pour les dirigeants sportifs exerçant des responsabilités dans les municipalités, les régions et les provinces. Dans cette école, les cours durent trois années. Fait significatif de l'importance accordée à la formation des dirigeants, l'enseignement est dispensé par périodes de trois mois, en internat, avec entre ces périodes des cours par correspondance qui font partie de l'enseignement pour adultes du ministère de l'Education.

L'importance accordée par l'INDER à la formation et au perfectionnement des cadres apparaît encore lorsqu'on examine les modalités de désignation des candidats à toutes les formes d'enseignement proposées. En l'occurrence, les syndicats coopèrent étroitement avec l'INDER et les «conseils volontaires». De leur avis, déterminant, dépend non seulement le détachement des intéressés, mais aussi le choix, selon des critères tenant compte de la vocation sportive, du dévouement à la collectivité et de la conscience professionnelle, des postulants. Une fois obtenu l'accord des syndicats et des «conseils volontaires», les plus grandes facilités sont accordées aux travailleurs.

En 1972, le mouvement sportif cubain comptait 53 000 bénévoles, soit un pour 154 habitants environ ! A ces hommes et à ces femmes s'ajoutaient approximativement 3000 dirigeants salariés par l'INDER. Quant au nombre des instructeurs et des entraîneurs, il était de 2202 en 1973, soit un pour 3736 habitants. Signalons que les cours et les stages sont totalement gratuits et que les travailleurs perçoivent intégralement leur salaire pendant la durée de leurs études.

De la formation des professeurs d'éducation physique — ils sont aujourd'hui 5500, — disons qu'elle repose sur des bases scientifiques sérieuses et contentons-nous d'en souligner quelques particularités. La moins intéressante n'est, certes pas, celle qui concerne le recrutement. Dans ce domaine, les Cubains ont fait de nécessité vertu, c'est-à-dire qu'ils se sont servis de la pénurie d'enseignants pour prendre une mesure pédagogique originale, en faisant appel aux moniteurs.

Dans chaque matière, les moniteurs sont des élèves particulièrement brillants qui se voient confier un rôle d'assistant du professeur auprès de leurs camarades.

Le mouvement des moniteurs a un double but. Le plus évident est de compenser le nombre insuffisant des professeurs. Mais en même temps, le rôle qu'ils assurent donne aux moniteurs le goût d'enseigner. Le deuxième objectif est donc de susciter des vocations d'enseignants parmi les meilleurs élèves.

Pour ce qui est de l'éducation physique, les moniteurs sont des élèves manifestant très tôt un engouement pour le sport, un esprit d'initiative et de responsabilité qui les conduit à participer bénévolement et activement, aux côtés des professeurs de leur établissement, ou encore dans les aires de participation sportive, à la solution des problèmes qui se posent. Ces problèmes concernent aussi bien l'organisation des compétitions que l'arbitrage, qu'il serait impossible d'assurer sans leur concours compte tenu de l'extraordinaire participation sportive en milieu scolaire.

Issus de la population scolaire du primaire, ces moniteurs représentent un apport constamment renouvelé, les professeurs d'éducation physique, dont le souci éducatif est grand, s'efforçant systématiquement d'établir des rapports de communication et de coopération qui aident les élèves à prendre conscience de leurs capacités. De ce potentiel humain sortiront les nouveaux professeurs d'éducation physique et sportive, les nouveaux entraîneurs et les spécialistes des loisirs puisque, des rangs des moniteurs sortent la majorité (plus de 80 pour cent) des élèves qui entrent à l'ESEF ou dans les écoles d'éducation physique et sportive provinciales.

Postérieure à la création de l'ESEF, la politique des moniteurs a fait ses preuves en fournissant chaque année un contingent d'élèves motivés, moralement et physiquement prêts à affronter des études difficiles. En témoigne le pourcentage de réussite aux examens de sortie des différentes écoles de sport: 78,2 pour cent en 1971 et... 91,6 pour cent en 1972. En 1973, on comptait 1800 étudiants répartis dans les trois écoles provinciales existant dans les provinces de Las Villas, La Havane et Oriente et 200 étudiants à l'ESEF. Trois autres écoles provinciales ont été créées en 1974 dans les provinces qui en étaient dépourvues. Au total, il devait y avoir 5000 étudiants en éducation physique et sportive en 1975 sur l'ensemble du territoire.

Au cours de leur formation, ces étudiants suivent des stages dans les usines qui fabriquent le matériel sportif. Ainsi sont-ils capables de procéder à des réparations et même de fabriquer le matériel qui fait parfois défaut lorsqu'ils enseignent. A l'autre extrémité, on a prévu un doctorat d'éducation physique et sportive (quatre ans d'études après l'examen de sortie de l'ESEF) pour les meilleurs d'entre eux. Cette volonté de donner un enseignement concret et de pousser, simultanément, les connaissances au plus haut degré est une autre originalité de la formation des professeurs d'éducation physique.

«Nous voulons être à l'avant-garde dans tous les domaines du sport», disent les Cubains. La rivalité aiguë qui les oppose aux Etats-Unis depuis 1959 est pour eux un formidable aiguillon.

Reproduction interdite sans l'autorisation de l'auteur

Notes

¹ Les règlements interdisent formellement le transfert d'un sportif d'une province à une autre, d'une région à une autre, d'un quartier à un autre, et même d'une équipe à une autre.

² Seuls, le Mexique et le Canada continuèrent à commercer avec Cuba après la révolution.

³ Les Cubains ont toujours maintenu le peso et le dollar à parité de change.

⁴ Les Comités de défense de la révolution sont des associations de bénévoles qui assument des tâches très diverses, allant de la garde d'un enfant lorsqu'une mère doit s'absenter à la défense armée d'une usine pour prévenir tout sabotage.

(A suivre)